

JOSEPH
MACÉ-SCARON

ÉLOGE DU
LIBÉRALISME

Remède au cynisme
politique et aux passions
extrémistes

Éloge du libéralisme

Du même auteur

- L'Horreur religieuse*, Plon, 2016.
La Panique identitaire, Grasset, 2014.
Ticket d'entrée, Grasset, 2011.
Le Mississippi, Belem, 2007.
L'Homme libéré, Plon, 2004.
Montaigne, notre nouveau philosophe, Plon, 2002 ; Mille et Une Nuits, 2006 ; CNRS Éditions, 2011.
Pour ou contre Jacques Chirac, Bayard, 2002.
La Tentation communautaire, Plon, 2001.
Les Politocrates (avec François Bazin), Points Seuil, 2000.
Le Cavalier de minuit, Julliard, 1998.
Le Rendez-vous manqué (avec François Bazin), Grasset, 1995.
Trézibonde avant l'oubli, Robert Laffont, 1990.
La Galerie Barre (avec Michel Chamard), La Table Ronde, 1987.

Joseph Macé-Scaron

Éloge du libéralisme

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0842-6
Dépôt légal : 2019, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

- « D'abord, comment va-t-il ?
– Il va très bien.
– Il est heureux ?
– Il est libre.
– C'est différent ?
– C'est l'étage au-dessus. »

Félicien Marceau,
Un oiseau dans le ciel.

Sommaire

L'aveuglement volontaire.....	11
Les maux pour le dire	19
Le passif d'une illusion.....	27
La terreur molle.....	35
Un cheminement intellectuel.....	43
Des femmes remarquables	51
Le retour des niveleurs	61
La folie identitaire	71
De la raison avant toute chose.....	81
L'Église déformée.....	93
L'honneur économique	105
Tenir bon face au retour de l'ère des tyrannies !.....	115

L'aveuglement volontaire

« Dire que l'homme est un composé de lumière et d'aveuglement, ce n'est pas lui faire son procès, c'est le définir. »

Diderot, *Pensées philosophiques*

« La France est en fermentation ; donnera-t-elle du vinaigre ou du vin, on l'ignore encore. » Lorsqu'il pose cette question grinçante, le physicien et philosophe Georg Christoph Lichtenberg interroge les premiers faits d'armes de cette Révolution française qui vient de faire irruption sur la scène mondiale et de s'inviter dans les cours européennes de porcelaine.

« Là où il rit, c'est qu'un problème se cache », déclare à son propos Goethe qui admirait les fulgurances de cet homme. Il voyait en lui et salua en lui l'un des esprits les plus lucides et des plus féconds des Lumières dont il a considérablement agrandi le champ des possibles. Et de fait, Lichtenberg avait vite compris que cet événement considérable allait marquer la fin d'un monde et surtout d'une époque avec son cortège d'espoirs et de joies, mais aussi

de fureurs et de terreurs : « Il ne faut pas laisser les enfants jouer avec le feu », écrira-t-il plus tard.

Plus de deux cents ans se sont écoulés après cette interpellation. Ils sont peu nombreux ceux qui viennent rendre visite à la statue du génial bossu de Göttingen. Le souvenir de celui qui habita cette silhouette s'est estompé mais ses fragments demeurent toujours d'une brûlante actualité, tant il reste vrai que ce qui est pensé une fois, éternellement demeure.

Que se passe-t-il pour parler ainsi de fermentation ? Il se passe que nous cabotons sans boussole sur une mer d'incertitudes le long de rivages hostiles. Et cela sans qu'aucune vigie monte en haut du mât puisque l'équipage s'est récemment mutiné et a passé les officiers par-dessus bord. Si par bonheur nous parvenons à remettre un pied sur la terre ferme, ce sera pour cheminer à côté de cavaliers dont la pensée a, depuis longtemps, vidé les étriers.

Que nous arrive-t-il ? Nous sommes soumis docilement aux aléas et aux humeurs de l'époque. L'émotion, l'immédiateté et l'apparence mènent le bal. Cette curieuse et furieuse trinité a accouché d'une religion monstrueuse avec son Église, son clergé, ses servants, ses dévots et ses inquisiteurs.

La raison, la modération, le doute... Tous ces outils forgés patiemment les siècles précédents pour se libérer des pensées iniques mais aussi, surtout, pour comprendre ou anticiper les bouleversements à venir sont rouillés pour avoir séjourné dans le grenier de la mémoire.

Comme l'écrit Alain Finkielkraut dans *La Seule exactitude*, cette mémoire reste bien particulière : « C'est la mémoire devenue doxa, c'est la mémoire moutonnaire, c'est la mémoire dogmatique et automatique des poses avantageuses, c'est la mémoire de l'estrade, c'est la mémoire revue, corrigée et recrachée par le Système. » L'histoire des idées ne peut pas se réduire ici à une source d'enseignements mais se révèle source d'erreurs et l'historien se voit sommé de devenir l'aide-soignant des idéologies souffreteuses.

Il faut dire que, durant ces trente dernières décennies si peu glorieuses, philosophes, intellectuels, publicistes nous ont expliqué aux vêpres et aux matines que les expériences particulières devaient l'emporter sur les idées générales, qu'il fallait plutôt chercher la vérité dans les « rognures du temps » (l'expression vient de Michel Foucault), que dans les grands événements qui nous envoyaient à date régulière des secousses telluriques.

À mort le goût du futur et des idées générales ! Il fallait travailler sur les « misères du présent ». Hors les marges et la périphérie, point de salut ! Car si l'on excepte la dénonciation aussi régulière qu'un coucou suisse d'une menace fasciste permettant paresseusement – ou intentionnellement ? – d'ignorer le phénomène totalitaire, si l'on excepte également les soties récurrentes contre l'antisionisme qui donnent parfois l'impression en se réveillant que la France a une frontière commune avec Israël et Gaza, on pourrait chercher avec une lanterne les controverses suscitant

l'intérêt général. Ce n'est pourtant pas faute de sujets qui se présentent à notre réflexion !

Les conséquences de la chute du Mur de Berlin, la faillite du panarabisme, le réveil des impérialismes russe, chinois, turc, le totalitarisme islamique, la remise en cause d'une mondialisation conçue comme le rempart du capitalisme financier, le triomphe de l'écologisme, l'explosion des communautarismes, la résurgence partout des populismes et de ses avatars, l'effondrement de l'Europe des Pères fondateurs, la pandémie identitaire qui frappe toute nation, tout groupe, toute institution, tout comportement... Excusez du peu... Pensez qu'alors nos clercs restaient aux abonnés absents ou plutôt assignés aux années 1970-80 quand ils ne dissertaient pas sur le sexe des anges ou sur les mérites comparés des gouvernements de Bordurie et de Syldavie...

La conséquence de cette commune absence : en trente ans, le débat intellectuel a fini par devenir, en France, un débat entre intellectuels. On se demande, pour reprendre le mot de l'auteur de *L'Humanité perdue*, si « la posture de l'intellectuel n'est pas une adolescence prolongée au-delà du raisonnable ». Fermer le ban et l'arrière-ban.

Nous avons beau avoir l'impression d'être ballotés dans un monde désorienté où le moindre aléa relayé par les réseaux asociaux se révèle susceptible de devenir une catastrophe majeure en l'espace d'un clic ; dans un monde où l'information, à peine apparue, se trouve balayée par une désinformation ; dans un monde où l'on travaille à discerner dans

la moindre avancée scientifique le sabot du diable, aucune colonne de secours n'est encore parvenue jusqu'à nous.

Puisque nous sommes entre nous, on peut se l'avouer : peu importe de savoir si nous sommes au milieu des années 1930, à la fin du XIX^e siècle ou de nouveau plongés dans un Moyen Âge qui n'avait parfois pour lumière, quoi qu'en disent certains médiévistes, que celle des bûchers. Ce qui est sûr, c'est que ceux qui nous ont vanté l'urgence absolue de nous cantonner au présent, nous ont vendu la croyance que demain s'est écrit hier.

C'est la raison pour laquelle nous vivons, actuellement, sous le règne des Grandes Peurs, de ces fanatiques de l'Apocalypse dépeints par Norman Cohn. Les majuscules employées ici renvoient bien à ces millénarismes qui ont poussé chaque fois comme du chiendent au moment où une page de l'Histoire se tournait ; à ces flagellants qui voulaient notre salut par la grâce du collectif, de la perfection et du miraculeux. À une différence près : nos Grandes Peurs ont pour objectif non de relayer des peurs, mais de faire peur. Différence capitale !

Ces mouvements exaltés et médiévaux surfant sur l'anxiété de masse peuvent concerner l'environnement, la religion, le social, l'alimentation, la science, l'éducation... que sais-je encore ? L'essentiel est de créer la panique, de la propager, puis de condamner. L'étape du procès n'est même plus nécessaire. Il ne s'agit pas de relever le débat, mais d'élever l'estrade du bourreau...

En résumé, on hausse le libéralisme au niveau de la plus effroyable des menaces, le risque est un danger absolu ; la propriété, c'est le vol ; la raison, une épouvantable censure contre les légitimes pulsions ; le pragmatisme, l'antichambre de la pensée unique. Quant à la liberté même, elle est un fardeau pour les exclus ou un concept petit-bourgeois, voire les deux. Exagération ? Allons donc ! Qui de nous aurait pu penser revoir de son vivant les vieilles distinctions sentant la naphthaline idéologique entre liberté réelle et liberté formelle ? Qui aurait pu imaginer qu'un des économistes les plus courtisés de France, Thomas Piketty, allait faire tranquillement, benoîtement le procès de la propriété privée et l'éloge de la propriété sociale et temporaire dans un pavé de 1 200 pages intitulé *Capital et idéologie* ? Économie de la misère ? Non. Misère de l'économie. Qui aurait pu prédire qu'après des expériences totalitaires, l'individu allait devenir « un homme de trop » pour reprendre le film de Costa-Gavras et qu'on allait prendre soin d'exhumer au nom de la sacro-sainte transparence tout un tas de ses misérables petits secrets pour le faire taire ?

Autrefois, il était difficile d'imaginer une élection en France sans qu'un politique défende les fondements ou tout du moins les principes d'une politique libérale. Or, c'est ce qui est arrivé aux dernières élections européennes, cette foire d'empoigne entre nains politiques. Pas une tête de liste n'osa endosser l'étiquette libérale, la craignant comme s'il s'agissait de la robe rouge et du bonnet blanc de la servante

écarlate. Le libéralisme était représenté partout par la tête de mort et les tibias croisés sur la porte des transformateurs EDF.

S'agissant des listes de la gauche radicale, de la droite radicale et de l'écologie, les souverains pontifics déversés à cette occasion n'étonneront personne, même si les politistes se souviennent du temps où le patron du Front national se prenait pour le Ronald Reagan français. Mais ni la liste née de l'explosion des clivages politiques sous la férule jupitérienne, ni celle de la droite n'ont brandi haut le vocable libéral. On me rétorquera peut-être qu'elles n'ont pas parlé d'Europe non plus, mais ceci est une tradition française. La seule personne à avoir parlé d'Europe à une élection européenne dans notre pays a été Simone Veil, et nous savons pourquoi et combien elle avait la légitimité pour le faire.

Donc, à l'occasion de cette consultation suivie par des millions de Françaises et de Français, nous nous sommes rendu compte tout à coup que... Pfff. Disparus, évanouis, enfouis les libéraux. Vous aviez bien toutes les nuances de ce qui, autrefois, passait pour la gauche plurielle et était devenue entre-temps la gauche plus rien. Vous aviez bien les cinquante nuances de gris, c'est-à-dire du centrisme. Vous aviez bien la droite musclée, la droite autoritaire, la droite ligueuse, la droite ultramontaine, la droite identitaire... Mais la droite libérale ? Où était-elle donc passée ? Dans quel trou était-elle tombée ?

La droite qui se présentait alors aussi proprette qu'une couverture du *Prince Éric* ou d'un album

de la collection « Signe de piste », semblait davantage préoccupée du sort, certes tragique, de Vincent Lambert ou de la limitation de la législation sur l'avortement, que de la montée des périls en France et en Europe. Oui, les libéraux avaient bel et bien disparu. On pouvait donc enfin critiquer l'autel du libre-échange sans qu'un libéral vienne perturber la pseudo-confrontation entre ses doctes adversaires expliquant que le riche était un salaud et l'économie de marché, le premier cercle de l'*Enfer* de Dante.

Domage. Seul le libéral peut saisir le monde dans sa pluralité. Les dogmatiques passent leur temps à le vider de sa complexité pour y mettre à la place de la moraline, de l'indignation, de la fureur, de l'envie. Cette affirmation va en indisposer plus d'un – nos nouveaux barbares sont des tendres, enclins à la sensiblerie quand ils se sentent agressés – mais peu importe. Comme le disait Clemenceau : « Ne craignez jamais de vous faire des ennemis ; si vous n'en avez pas, c'est que vous n'avez rien fait. »

Les maux pour le dire

« Il n'y a rien dans les principes du libéralisme qui permette d'en faire un dogme immuable. [...] Il y a un principe fondamental : à savoir que dans la conduite de nos affaires nous devons faire le plus grand usage possible des forces sociales spontanées et recourir le moins possible à la coercition. »

Friedrich Hayek,
La Route de la servitude

« L'homme est celui qui avance dans le brouillard », dit Milan Kundera dans *Les Testaments trahis*, un recueil d'essais où il épingle cette infâme trahison qu'est l'indiscrétion. Nombreux sont les penseurs, notamment libéraux, qui ont répondu que c'est à cette fin que fut inventé le langage.

Ne s'agissait-il pas de soustraire la condition humaine à l'incertitude et de dissiper les mystères qui nous exposaient aux mésaventures ? Or, quand il écrit cette image, Kundera pense à Heidegger et

à Maïakovski, à Aragon et à Pound, à Saint-John Perse et à Giono – sa liste n'est pas exhaustive – qui, tout en habitant leurs langues respectives à l'instar des poètes ou des laboureurs, se sont fourvoyés sur le chemin et ont fini par se perdre en route sur ces sentiers qui ne mènent nulle part. Mais en écrivant ces lignes, Kundera pense aussi à nous qui regardons avec les lunettes du recul des décennies, mais qui sommes incapables de percer le brouillard qui les enveloppait.

Rien n'est plus fragile qu'une langue puisqu'elle peut autant renaître que disparaître. Un de mes amis qui fut sénateur de Venise aimait parler de l'italien comme de « la plus vivante des langues mortes ». La formule est provocatrice au sens étymologique du terme car elle nous pousse à réfléchir aux mots comme à des territoires. Ils se voient, tour à tour, habités, occupés, investis puis libérés et rendus à ceux qui en avaient auparavant tracé les frontières... dans le brouillard.

Entre-temps, la grande meule de l'Histoire aura écrasé les locuteurs qui auront osé employer le mot car il faut parfois attendre une ou deux décennies, voire un siècle, pour qu'un mot retrouve – enfin – son sens originel.

Dans ce domaine, la France est au cœur d'un curieux et furieux paradoxe. Par la théorie, nous sommes le peuple qui a eu le plus d'inquiétude pour la justesse de la langue. L'amour de la grammaire et du mot juste est notre passion secrète qui l'emporte parfois sur l'essentiel. L'ancêtre de l'Académie